

saisissante — la langue française semble soudain manquer de force pour dire le ressenti. Alors, quelle autre voie ? sinon chausser ses éperons naturels... Mon combat pour le créole englobe un autre combat : celui de la reconnaissance de l'être guadeloupéen dans et avec le reste du monde. Je pense que c'est à nous, femmes, mères et éducatrices, d'en assurer la réalisation. Notre équipe travailla à l'écriture d'ouvrages en créole destinés à un plus large public. Je me souviens, comme si c'était hier, du jour où nous avons été invités à présenter sur une radio officielle notre premier dictionnaire créole-français. Quatre années s'étaient écoulées depuis nos premières réunions et l'introduction du créole au collège. Le créole n'était plus la langue honteuse et j'étais fébrile et anxieuse, heureuse aussi d'avoir pu contribuer à sa reconnaissance. Nous les auteurs — deux femmes et un homme — attendions dans un petit hall. Des gens allaient et venaient, s'arrêtaient pour faire une réflexion, féliciter, questionner, encourager... Et toutes ces paroles allaient au seul homme. Nous les femmes étions devenues transparentes. Cette attitude, ces comportements, je les ai maintes fois retrouvés, en d'autres lieux et plus tard pour d'autres ouvrages sur lesquels nous avions travaillé ensemble. J'ai souvent éprouvé un grand sentiment de frustration car je ne ménageais ni ma peine ni mon temps pour ce travail passionnant mais souvent ingrat.

J'ai parfois chancelé, titubé, me sentant d'un coup dépossédée de l'enthousiasme et de la confiance qui m'animaient. Pendant dix ans, j'ai résisté aux assauts, puis aux escarmouches des opposants au créole. Ma mère a été l'une de mes plus ferventes supportrices. Malgré son âge avancé, malgré la « bonne éducation » qu'elle m'avait donnée, elle avait compris le sens de mon engagement. C'est elle qui me ramena à la raison lorsque je baissai les bras — « Petite pluie n'est pas déluge. Je te croyais plus combative », me dit-elle un jour.

Pour m'imposer, aller au bout de mes travaux, j'ai dû me détacher du groupe, produire mes propres œuvres, affronter seule les médias.

Aujourd'hui les cours de créole ne sont plus critiqués, les outils pédagogiques se multiplient et l'université propose des études supérieures en créole. D'une manière générale, l'attitude du Guadeloupéen, des jeunes en particulier, n'est plus la même face au créole. C'est, je crois, le résultat de la lutte d'organismes culturels et culturels, de syndicats, de groupes politiques et d'individualités, véritables pèlerins de la langue. J'ai la conviction qu'une vraie politique des langues parlées en Guadeloupe sera mise en place par la jeunesse qui subit, certes, les séquelles de la colonisation, mais avec beaucoup moins de violence que les générations précédentes, et pour qui le terrain est grandement déblayé. À la fin des années 70, un intellectuel guadeloupéen avait dit : « Le créole est moribond, laissons-le mourir de sa belle mort ! » Moi, je dis aux jeunes : « Ne